

# Sophie Tal Men



DES  
MATINS  
HEUREUX

ROMAN

*“Une ode à la vie.  
Bouleversant et lumineux”*



Albin Michel

SOPHIE TAL MEN

DES MATINS  
HEUREUX

roman

ALBIN MICHEL

«Dans le silence et la solitude, on  
n'entend plus que l'essentiel.»

Camille Belguise

## PREMIÈRE PARTIE

### NUIT

«La nuit paraît courte dans le plaisir,  
les veilles semblent longues dans la soli-  
tude.»

Proverbe chinois

# 1

## La proie

Pas besoin d'ouvrir les yeux, Elsa connaissait le trajet par cœur. Tournants, lignes droites, feux, dos-d'âne, voies de bus qui rendaient la conduite plus fluide. Elle savait que tant qu'elle serait en mouvement, tout se passerait bien. Chez elle, les secousses avaient quelque chose d'apaisant. Comme le murmure des bruits environnants qui s'animaient ou s'éteignaient en arrière-fond. À croire que – par réflexe de survie – son ouïe s'était développée. En ce moment, elle discernait parfaitement, trois rangées derrière elle, les ronflements de l'homme ivre dont le crâne venait régulièrement cogner contre la vitre, les baisers passionnés du jeune couple à sa droite, les éclats de rire et les chants du groupe d'étudiants au dernier rang. Si elle avait pu retarder leur descente, elle les aurait gardés toute la nuit autour d'elle. Grâce à eux, elle se sentait moins seule, moins décalée. Grâce à eux, elle s'inventait une raison de ne pas dormir dans un lit. Mais ce qui la rassurait plus que tout le reste, c'était le bruit de fond. Le roulement continu des pneus sur le bitume, le soupir des portes qui s'ouvrent

et se referment, le frottement des mains sur le volant. Un peu comme le battement cardiaque qui prouve qu'on est encore en vie. Cet autobus, elle ne le considérait pas comme un simple moyen de transport. Elsa savait qu'il ne l'emmènerait nulle part. Qu'elle descendrait à l'endroit même où elle était montée. Qu'elle n'avait pas de temps à gagner. Ce Noctilien, c'était son rempart contre la nuit, le froid, la menace. C'était devenu son refuge.

L'astuce lui avait été donnée – trois semaines auparavant – à la soupe populaire où elle s'était rendue pour la première fois. Les gérants de l'auberge de jeunesse venaient de réaliser qu'elle n'avait plus de quoi les payer, son dernier vrai repas remontait à plusieurs jours, elle se sentait si faible qu'elle n'arrivait plus à réfléchir. Une sensation de flottement qui rendait la situation irréaliste. Mais quand elle s'était retrouvée attablée parmi les sans-abri du quartier, la réalité l'avait frappée de plein fouet. À cet instant, elle avait eu l'impression de basculer. De ne plus contrôler sa vie, de dépendre des autres pour survivre. Comme un point de non-retour. Elle s'était mise à trembler comme une feuille, les doigts cramponnés à son bol fumant. La honte lui nouant l'estomac. Face à elle, une vieille femme édentée la dévisageait sans gêne, guettant le moment où elle lèverait la tête pour engager la conversation. Elsa sentait son regard et imaginait celui des autres rivé sur elle de la même manière. La femme n'avait pas attendu longtemps pour se lancer : « Allez, ma p'tite... Mange donc, ça va refroidir. On finit par s'habituer à tout, tu verras. » Des paroles réconfortantes qui avaient eu

l'effet inverse. Elsa s'était mise à pleurer, le nez dans sa soupe, en se disant que jamais – au grand jamais – elle ne s'habituerait à cela. Et sa convive avait enfoncé le clou : « Tu dors où ce soir ? ... Jolie comme tu es, ne traîne pas sur les trottoirs. Les trottoirs, pour une femme, c'est la mort ! De la chair fraîche, voilà ce qu'on est ! Et, crois-moi... toi, je te donne pas long avant de te faire bouffer ! ... Évite le métro aussi. Quand on s'enfonce sous terre, on ne sait jamais quand on remonte. » Elsa n'avait pas besoin d'entendre ça. De son passé, elle en tirait les mêmes conclusions. De la chair fraîche jetée dans la gueule du loup, voilà à quoi elle avait été réduite. De la chair criblée de cicatrices qui venait de perdre toute estime d'elle-même et qui aspirait sa soupe à petites gorgées pour occuper sa bouche et retarder le moment où elle serait obligée de lui répondre. « Dans les rues, tu dois marcher... Jamais tu ne t'arrêtes, tu entends ? » Il y avait un caractère d'urgence dans les recommandations de cette vieille dame. Comme une ordonnance de médicaments. « Les gares, c'est bien pour se poser. Y fait chaud et y a tout le temps du monde qui circule. Et quand ça ferme, tu ne te poses pas de questions, tu grimpes dans un bus... et tu te fais toute petite jusqu'au matin. » Comment cette femme l'avait deviné ? Pour Elsa, cette nuit serait la première. La première sans toit pour s'abriter. À croire que c'était marqué sur son front. En signe d'approbation, elle avait abaissé son bol et réalisé que l'estomac plein, la chute paraissait moins douloureuse.

Dans l'autobus, Elsa choisissait toujours la même place. Quelques rangées derrière le chauffeur. Pas trop près pour éviter qu'il engage la conversation. Pas trop loin non plus, pour rester en contact. Ses yeux dans le rétroviseur, c'étaient comme des sentinelles qui veillaient à sa sécurité. Elle avait suivi à la lettre le programme de la doyenne du quartier. Celle qu'elle croisait souvent avec son cabas rempli à ras bord et son petit chien en laisse, en train de mendier à l'entrée du supermarché ou de chanter à tue-tête dans le hall de la gare Montparnasse. Quelque part son entrain lui faisait du bien, lui donnait la force d'avancer. Même si Elsa prenait soin de l'éviter – par pudeur, par honte aussi –, elle aimait la savoir toute proche. Dans son périmètre. Comme un point de repère rassurant au milieu de cette jungle anonyme. N'avait-elle pas eu raison de la mettre en garde ? Dans les rues froides et cruelles, Elsa était devenue une proie. Entre marcher pour rentrer chez soi et marcher, sans but, pour tuer le temps – elle s'en était vite rendu compte –, il y avait une sacrée différence. Il fallait donner le change, faire croire qu'elle était en voyage. Une touriste en plein mois d'octobre, qui tournait en rond et se concentrait sur la visite d'un seul quartier. Maîtriser l'art du camouflage. Se rendre invisible et gommer sa féminité. Car la nuit, un homme attire moins l'attention. Elle avait chiné des habits trop larges à un surplus militaire près de la gare. Pantalon élimé qui flottait sur ses bottillons, grosse parka kaki doublée de fourrure de mouton, bonnet noir au-dessus de la ligne des sourcils,



capuche entourant le bonnet, écharpe en laine nouée plusieurs fois lui remontant jusqu'aux narines. Son sac à dos, elle le portait comme une armure. Il contenait les seuls vestiges de sa vie d'avant. Seules preuves de son identité réelle. Le perdre, c'était s'effacer pour toujours. C'était mourir. Alors, elle le maintenait serré entre les jambes, le corps recroquevillé dessus comme une carapace, sans vraiment s'endormir. Et elle restait à l'affût. Toujours. À chaque arrêt, chaque bruit surajouté. Même si, à force, ça épuise. Ça fait perdre les repères. Perdre confiance. Même si, à force, ça fait perdre espoir.